

NOUS GAGNONS 4 KILOMÈTRES SUR 25 KILOMÈTRES DE FRONT : 8.000 PRISONNIERS

EXCELSIOR

Toute personne qui...

Mercredi
21
AOUT
1918

UR

9^e Année. — N° 2.832. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

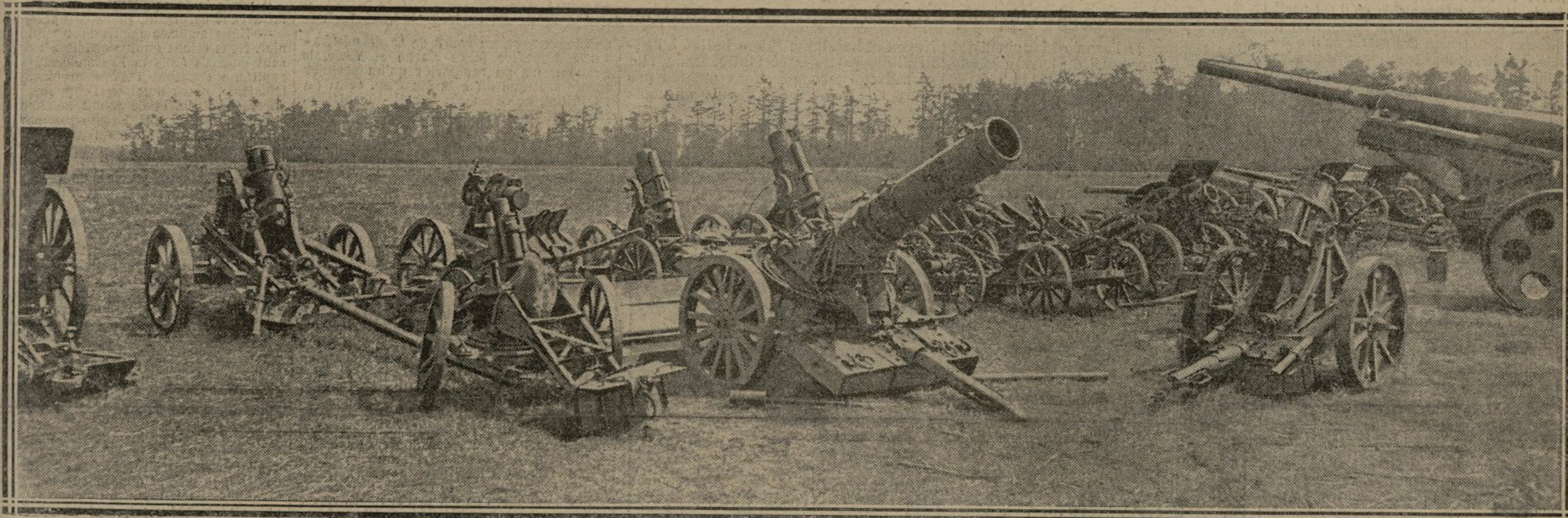
« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Pierre Lafitte, fondateur.

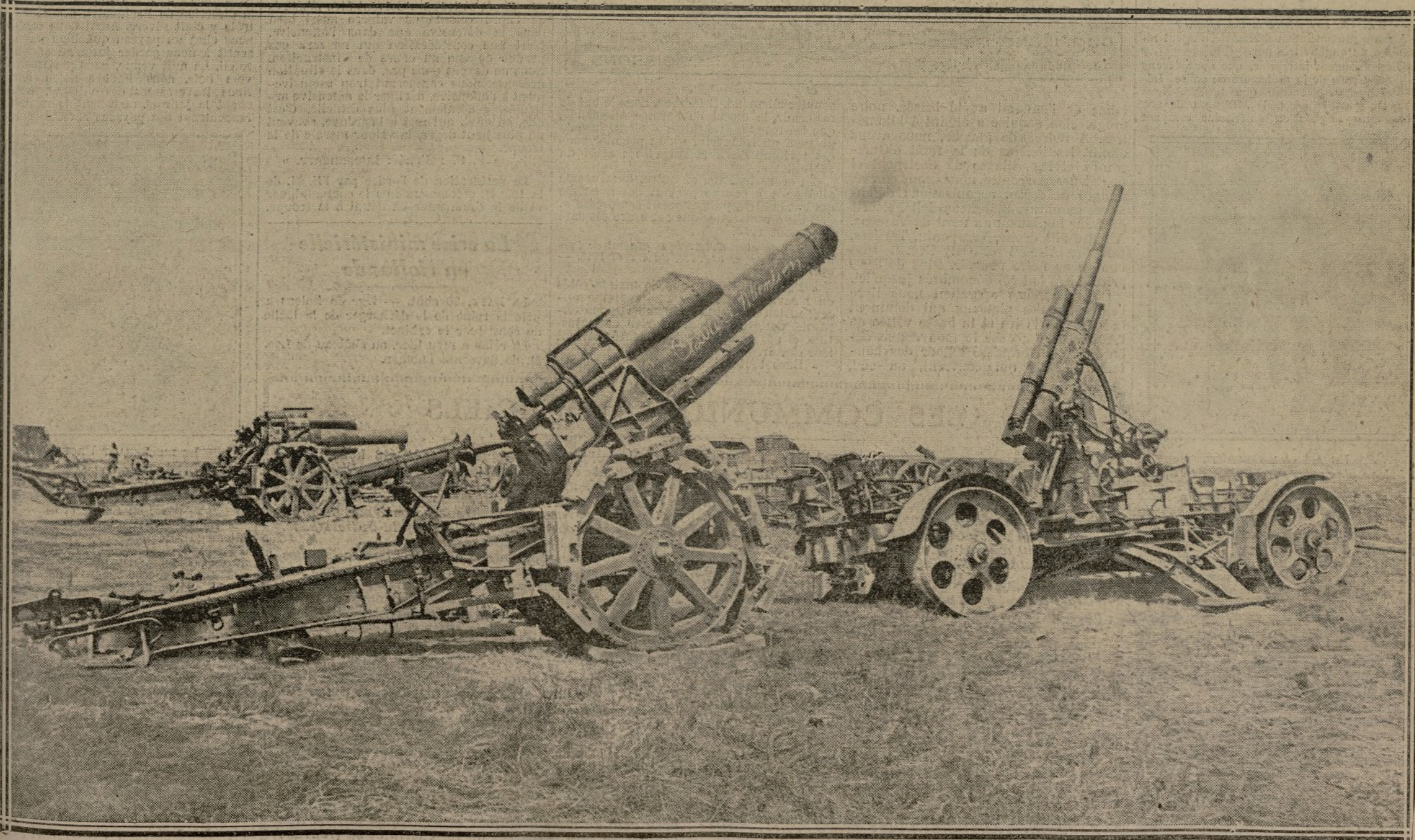
LE BUTIN D'UNE DIVISION FRANÇAISE AU LENDEMAIN DU 8 AOUT



LES FUSILS, MITRAILLETES ET MITRAILLEUSES RAMASSÉS SUR LE CHAMP DE BATAILLE APRÈS NOTRE AVANCE



MINENVERFERS D'ACCOMPAGNEMENT ET MORTIERS DE TRANCHÉE ABANDONNÉS PAR L'ENNEMI DANS SON RECU



PIÈCES DE 210, DONT PLUSIEURS ÉTAIENT ENCORE CHARGÉES. A DROITE UNE PIÈCE POUR LE TIR CONTRE AVIONS

Dans l'offensive du 8 août, la première armée française et la quatrième armée britannique ont pris au total plus de 600 canons allemands, dont beaucoup de gros calibre, ainsi que plusieurs milliers de mitrailleuses, de nombreux mortiers de tranchée, sans

compter un très important matériel. Voici, tel qu'il a été assemblé au lendemain de la victoire, le butin capturé par une seule division française. On remarquera sur la troisième photographie un canon de 210 portant l'inscription : "Pièce chargée, attention!"

LES CONVOITISES DE L'ENNEMI

LA QUERELLE
POLONAISE

On annonce qu'une nouvelle conférence réunirait les deux empereurs centraux le 24. C'est que la discorde continue entre Vienne et Berlin.

STOCKHOLM, 20 août. — D'après la presse allemande, un grand conseil se réunira au grand quartier général, à la date du 24 août. Les souverains des puissances centrales étudieront la question russe et la question polonaise.

Certains journaux allemands annoncent que les deux empereurs centraux, après avoir conféré les 14 et 15 août à Spa, se rencontreraient de nouveau le 24. Cette nouvelle est-elle bien exacte ? Il paraît étrange que Charles I^{er} recommence son voyage à une échéance aussi proche. Ce qui est certain, c'est que l'affaire polonaise continue à semer la discorde entre Vienne et Berlin.

On sait comment la question se présente. Charles I^{er} voulait incorporer la Pologne russe à son empire, en faisant de cette Pologne russe et de la Galicie un royaume qui eût reçu la même condition que l'Autriche ou que la Hongrie. Guillaume II a, sur les suggestions de ses généraux, substitué à ce programme une autre combinaison : l'ancienne Pologne russe serait érigée en Etat autonome sous un archiduc — Charles-Etienne — mais, en réalité, demeurerait subordonnée à l'Allemagne. Charles I^{er} s'est insurgé contre une telle duperie. Il est vraisemblable qu'il est parti de Spa, le 15, en frappant les portes ; car il se permet maintenant des écarts qu'il s'interdisait jadis, et les déceptions allemandes en Champagne ont raffermi son courage.

Pour faire pression sur lui, Hertling et Hintze annoncent qu'ils se sont mis d'accord avec Reniker et Radziwill, les représentants de la noblesse polonaise, et que leur plan doit finalement prévaloir. En même temps, ils ont déchaîné une campagne de presse contre le comte Burian, ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, dont les pangermanistes berlinois dénoncent l'intransigeance et demandent la démission.

L'affaire polonaise n'est pas réglée ; les convoitises allemandes et autrichiennes sont aux prises. Mais, en tout ceci, on oublie un peu trop que le problème de la Pologne est international, que l'Entente le pose de tout autre façon, et que le Congrès de la paix aura à en délibérer.

Nancy bombardé
par des avions allemands

Des avions allemands ont bombardé Nancy la nuit dernière. On signale six tués et une vingtaine de blessés, dans la population civile.

NOS AGENTS INTERPRÈTES

— Will you say where is the Opera ?
A notre prononciation détestable, l'agent répond en un anglais très pur.

C'est un agent interprète, que nous devons à la sollicitude de la préfecture de police. Initiative heureuse, encore que tardive. Nous n'aurons plus le spectacle affligeant de nos bons amis anglais ou américains essayant



UN AGENT INTERPRÈTE

Photographie prise sur la place de l'Opéra. — en vain — de s'expliquer avec des passants ahuris. Du même coup disparaît le regrettable "petit nègre" dont l'usage tendait singulièrement à se répandre, et grâce à quoi on prétendait à s'entendre.

Notre agent est jeune, correct et revient du front. Il a la croix de guerre, semée d'étoiles.

— Comment avez-vous été désigné en qualité d'interprète ?
— Après examen. Un examen très sérieux. Nous l'avons passé à la préfecture, où les agents parlant l'anglais avaient été invités à se présenter. On nous a questionnés de façon à savoir si nous étions capables de donner convenablement, en langue anglaise, les renseignements que les Anglais ou les Américains pouvaient nous demander.

Cela a l'air très simple. Et pourtant !... Que l'on se rappelle les agents polyglottes de l'avant-guerre, qui avaient suivi des cours et qui parlaient l'anglais tel qu'on le parle... à Paris. Les Anglais et les Américains étaient les seuls à ne pas le comprendre. Nos agents interprètes d'aujourd'hui parlent vraiment la langue anglaise.

On les reconnaît à ce signe qu'ils portent un large brassard sur lequel on lit, bande rouge sur fond bleu bordé d'argent : English spoken. — E. SIMEZE.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli 53, PARIS
COMMERCE, COMPTABILITÉ, STENO DACTYLO, LANGUES, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

DANS LE SECTEUR ENTRE L'OISE ET L'AISE

L'ARMÉE MANGIN ATTAQUE
SUR 25 KILOMÈTRES DE FRONT
ET AVANCE DE 4 KILOMÈTRES

En dépit de la résistance acharnée des Allemands, nos troupes ont enlevé 7 villages et d'importantes positions.

PLUS DE 8.000 PRISONNIERS



CARLEPONT QUE NOUS AVONS ATTEINT HIER : LE CHATEAU ET LA RUE PRINCIPALE

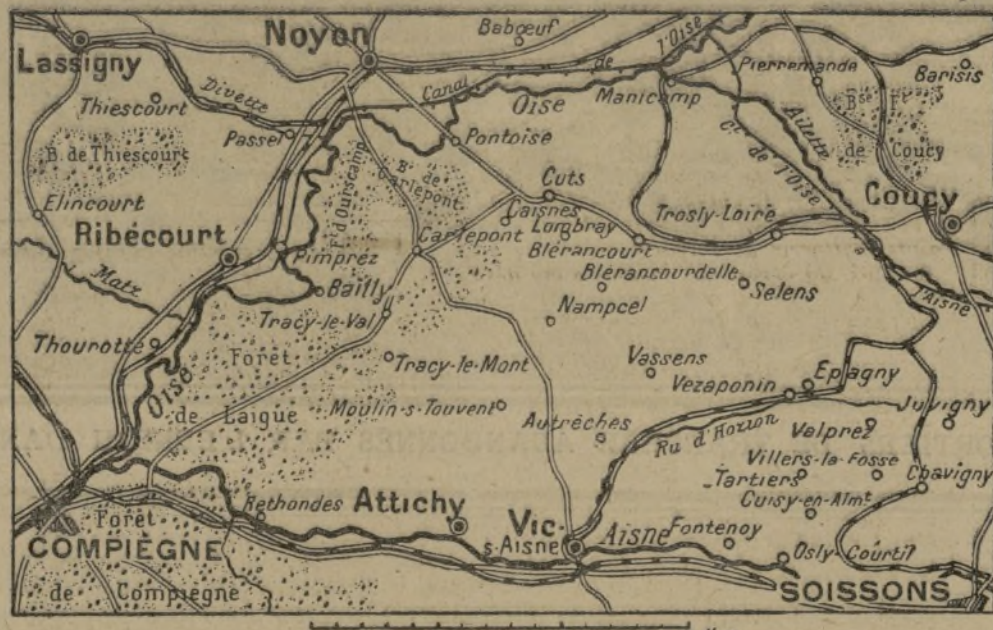
Les troupes de l'armée Mangin n'ont pas tardé à tirer parti du terrain gagné depuis trois jours, entre l'Oise et l'Aisne, qui fournissait, comme on l'indiquait ici hier, d'excellents points de départ à une offensive plus étendue.

Après avoir encore amélioré leur ligne lundi soir en enlevant le village de Vassens, entre Nampcel et Morsain, nos soldats ont attaqué hier matin sur un front de 25 kilomètres, depuis la région de Bailly, sur la rive gauche de l'Oise à l'est de Ribécourt, jusqu'à Fontenoy, sur l'Aisne. Sur tout ce front la résis-

Noyon et Lassigny. Elle a infligé à l'ennemi des pertes importantes. Enfin, elle se rattache aux opérations menées par notre commandement depuis un mois par une logique secrète qui est la marque même d'une méthode, et cette méthode est celle qui nous a rendus victorieux à Verdun, en 1916, au plateau de la Malmaison en 1917. Jean VILLARS.

POUR REMONTER LE MORAL
DES SOLDATS ALLEMANDS

Un ordre du jour important, signé Ludendorff, vient d'être trouvé sur un pri-



tance de l'ennemi a été brisée, notre progression acquise a atteint 4 kilomètres. A notre aile gauche, nous avons atteint les lisières de la forêt d'Ourscamps et les villages de Carlepont et de Caisnes. Au centre, nous avons enlevé, malgré de fortes organisations défensives, Lombray, Blérancourdelles, et pris pied sur le plateau au nord de Vassens. A notre aile droite, Vezaponin, Tartiers, Cuisy-en-Almont et Oslly-Courtill sont tombés en notre pouvoir. Plus de 8.000 prisonniers ont été dénombrés jusqu'ici.

Cette heureuse opération nous livre l'ensemble des plateaux qui dominent la vallée de l'Oise et la basse vallée de l'Ailette. Elle accuse le mouvement débordant déjà esquissé autour des hauteurs boisées qui couvrent, au sud,

sonnier allemand. Il indique, dans le but de raffermir le moral de l'armée allemande, que les troupes françaises « n'ont, jusqu'à présent, pu remporter qu'un premier succès tactique dû à la surprise : celui du 18 juillet ».

Cet ordre indique, en outre, que l'armée allemande « occupe partout des positions qui ont été très puissamment renforcées ». Il est à remarquer que cet ordre est daté du 4 août 1918.

(Ordre du chef d'état-major général de l'armée en campagne n° 9670, du 4 août 1918. — Opérations.)

« J'ai le sentiment que de maints côtés on n'envisage pas sans une certaine appréhension l'éventualité d'une attaque ennemie. Cette appréhension, rien ne la justifie, si nos troupes sont vigilantes et font leur devoir.

» Dans toutes les opérations de guerre

de mouvement, au cours de sa grande bataille défensive entre Marne et Vesle, le Français n'a pu remporter qu'un premier succès tactique dû à la surprise, celui du 18 juillet, et ce succès aurait dû entièrement lui échapper. Dans les combats qui ont suivi, l'ennemi n'a pu, en dépit de sa masse d'artillerie, obtenir le moindre avantage tactique, et cependant, loin d'occuper des positions préparées, nos troupes se battaient en rase campagne. Toutes les attaques de l'ennemi ont échoué avec des pertes sanglantes. Ce ne sont pas les succès tactiques de l'adversaire, mais bien les exigences de nos liaisons avec l'arrière qui ont provoqué notre repli.

» Les infanteries française et anglaise ont généralement opéré avec circonspection ; l'Américain a attaqué plus hardiment, mais avec moins de métier. C'est aux tanks, que l'adversaire doit son succès du premier jour. Mais ceux-ci n'auraient pu s'être si redoutables si l'infanterie ne s'était pas laissée surprendre et si l'artillerie avait été suffisamment échelonnée en profondeur. Actuellement, nous occupons partout des positions qui ont été très puissamment renforcées, et nous avons réalisé, je n'en veux pas douter, un échelonnement judicieux de l'infanterie et de l'artillerie ; dès lors, nous pouvons attendre avec la plus grande confiance toute attaque ennemie. Comme je l'ai déjà exposé, nous ne saurions trop nous féliciter de voir l'ennemi prendre une offensive qui ne peut que hâter la désagrégation de ses forces.

» Chefs et troupes doivent être pénétrés de l'apre volonté de vaincre aussi bien dans la défensive que dans l'offensive. C'est une considération qui ne sera pas perdue de vue au cours de l'instruction. Nous ne devons donc pas, dans la situation présente, nous consacrant trop exclusivement à l'offensive, négliger la défensive articulée, généralement plus difficile. C'est elle, en effet, qui met à l'épreuve, souvent au plus haut degré, la valeur morale de la troupe.

» P. O. : Signé : LUDENDORFF. »

La notification de l'ordre par l'E. M. de la 105^e D. recommande de le communiquer et de le commenter en détail à la troupe.

La crise ministérielle
en Hollande

LA HAYE, 20 août. — Mgr de Nolens a prié la reine de le décharger de la tâche de constituer le cabinet.

La reine a reçu hier, au château de Loo, M. de Savornin Lohman.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Communiqué français, 20 août (14 heures). — Bombardements réciproques dans la région de Lassigny et de Dreslincourt.

Entre l'Oise et l'Aisne, nous avons occupé dans la soirée le village de Vassens, au nord-ouest de Morsain. Un coup de main ennemi à l'ouest de Maisons-de-Champagne n'a pas obtenu de résultat. Nuit calme partout ailleurs.

Communiqué français, 20 août (23 heures). — Au sud de l'Avre, nous nous sommes emparés de Beuvraignes après un combat acharné.

Au cours de notre avance d'hier entre Matz et Oise, nous avons fait 500 prisonniers.

A L'EST DE L'OISE, NOS TROUPES ONT ATTAQUÉ CE MATIN LES LIGNES ALLEMANDES, SUR UN FRONT DE 25 KILOMÈTRES ENVIRON, DEPUIS LA RÉGION DE BAILLY JUSQU'À L'AISE.

EN DÉPIT DE LA RÉSISTANCE OPPOSÉE PAR L'ENNEMI, NOUS AVONS ATTEINT, SUR NOTRE GAUCHE, LES LISIÈRES SUD DE LA FORÊT D'OURS-CAMPS, LES ABORDS DE CARLEPONT ET DE CAISNES. AU CENTRE, NOUS AVONS ENLEVÉ LOMBRAY, BLÉRANCOURDELLES, ET PRIS PIED SUR LE PLATEAU AU NORD DE VASSENS.

SUR NOTRE DROITE, LES VILLAGES DE VEZAPONIN, TARTIERS, CUISY-EN-ALMONT, OSLY-COURTILL SONT ENTRE NOS MAINS.

NOUS AVONS RÉALISÉ SUR TOUT LE FRONT D'ATTAQUE UNE AVANCE MOYENNE DE 4 KILOMÈTRES ET FAIT PLUS DE 8.000 PRISONNIERS.

LE CHIFFRE DE CES DERNIERS FAITS DEPUIS LE 18, ENTRE OISE ET AISNE, DÉPASSE 10.000.

Communiqué britannique, 20 août (13 heures). — Hier soir, nous avons mené une heureuse opération locale entre Vieux-Berquin et Outtersteene, à droite de la région où nous avions récemment progressé dans ce secteur. Nous avons porté notre ligne en avant, jusqu'au voisinage du chemin de Vieux-Berquin-Outtersteene, en capturant 192 prisonniers.

La nuit dernière, l'ennemi a attaqué quatre fois nos avant-postes établis au nord-est de Chilly ; toutes ses tentatives ont été repoussées. Nous avons exécuté un raid heureux contre un poste allemand à l'ouest de Bray.

Pendant la nuit, nos patrouilles ont réalisé de nouveaux progrès dans le terrain entre la Lawe et la Lys ; elles sont maintenant arrivées à l'est du chemin de Paradis-Merville.

Communiqué britannique, 20 août (22 heures). — Pendant la journée, des combats locaux ont eu lieu sur les deux rives de la Scarpe.

Au sud de la rivière, les attaques tentées par l'ennemi sur certains postes que nos troupes avaient réussi à établir à l'est de son ancienne ligne ont été repoussées. Au nord de la Scarpe, à la suite d'un vif combat au cours duquel nous avons fait des prisonniers, notre ligne a été légèrement avancée à l'est de Fampoux.

Au cours de la journée, nous avons réalisé un nouveau gain de terrain de part et d'autre de la Lys. Nos troupes se sont emparées de l'Épinette et se trouvent à l'est de Merville.

Au nord de Merville, nous avons pris Vierhouck et La Couronne.

L'ennemi a tenté ce matin, au nord-est de Locre, un raid qui a été repoussé.

UNE HÉROÏQUE RANDONNÉE

POUR SERVIR
LA FRANCE

Le lieutenant roumain Ursuleanu, avec deux camarades, traversa à pied toute la Russie. Il s'est engagé dans la légion étrangère.

La venue vers la France des jeunes officiers roumains originaires de Transylvanie, qui, à pied, au péril de leur vie, traversèrent toute la Russie pour combattre dans les rangs français doit être considérée comme une manifestation d'une haute signification. Car ils furent conduits vers nous par une sorte de force mystique, par des sentiments ataviques et profonds qui prévalurent sur les influences ennemies.

Nous avons rencontré le lieutenant Sempronius Ursuleanu à l'heure et dans la joie d'un nouveau départ. Dès son arrivée à Paris, il avait adressé, avec ses camarades, une demande aux autorités militaires françaises pour servir sur le front occidental. Satisfaction vient de leur être donnée.

— Vous me voyez heureux, très heureux, nous dit le lieutenant Ursuleanu. J'ai mon ordre de départ dans mon portefeuille, et mon grand désir se réalise enfin !

Le lieutenant nous parle avec un tel enthousiasme que sa voix tremble un peu. Il est jeune, il a vingt-deux ans, et c'est un beau soldat, un admirable spécimen de type latin. Les traits sont fins dans un visage large et noblement dessiné. Ses yeux expriment une foi ardente. Il aime la France d'un amour passionné.

— Racontez-moi votre randonnée, mon lieutenant.

— Avec plaisir. Mais excusez mon... français !

Il parle le français très purement, avec un accent caressant, plein de charme :

— Nous sommes partis le 1^{er} juin dernier. Nous étions quatre officiers : deux se sont engagés dans la Légion étrangère, le capitaine Constantin Popesco et moi. Le troisième, notre aviateur Dragushanu, qui bombardait Sofia et descendit nombre d'Allemands, fera, avant longtemps, parler de lui. Le quatrième, nous l'avons, malheureusement, perdu au cours de notre voyage.

» Donc, nous partîmes de Galatz, par Jassy, sans papiers, et nous atteignîmes la rivière de Dniestre, gardée par des soldats roumains et autrichiens. Nous frêtâmes un radeau et nous navigâmes pendant douze heures pour traverser le fleuve. Sur l'autre rive, en Ukraine, nous nous sommes cachés dans un bois. Nous entendîmes le canon à une vingtaine de kilomètres. Nous apprîmes, par la suite, que ce n'était rien, ou presque : les Allemands perquisitionnaient à coups de mitrailleuses. C'est leur manière. Nous fîmes, à pied, la route jusqu'à Kodelynia. Un officier autrichien haranguait ses hommes. A chaque fin de phrase revenait ce leit-motiv : « Si vous ne faites pas ceci, ou cela, vous serez fusillés ! »

» Nous passâmes inaperçus. Nous allâmes à Jonecynka. Dans le district d'Odessa, il y avait 50.000 Autrichiens. Dans la direction de Kief, la région était occupée par deux divisions allemandes. On nous demanda nos papiers. Aux Russes, nous répondîmes : « Nous sommes des Allemands » et vice-versa. Nous ne fûmes pas inquiétés. A Kief, où seulement nous aperçûmes des soldats ukrainiens, nous avons pris le train dans la direction de Bachmatch-Gomel. Le contrôle y était sévère. Aussi nous cachâmes-nous chez un paysan qui, bien payé, consentit à nous garder jusqu'au coucher du soleil. La nuit venue, nous partîmes à travers bois, nous fiant à notre boussole. Nous traversâmes des villages, nous cachant le jour et marchant la nuit, tantôt rencontrant des paysans révoltés contre la



LE LIEUTENANT URSULEANU

tyrannie allemande et appelant au secours, tantôt, le plus souvent, n'ayant affaire qu'à des paysans ignorants de tout ce qui se passe en Russie et ailleurs.

» Dans un village on nous prit pour des Allemands. Les paysans nous poursuivirent à coups de fusil, et c'est là que nous perdîmes notre malheureux camarade.

» A Popovogorod, nous avons été reçus par le commandant en chef des troupes bolcheviques, un matelot, totalement étranger, d'ailleurs, à toute chose militaire. Nous obtînmes une voiture et poursuivîmes jusqu'à Novosikof, où nous arrivâmes le 25 juin. A Moscou, le consulat français nous fit partir, par le train, jusqu'à Volgodol et, de là, jusqu'à Zwanka, où nous arrivâmes qu'après la cessation d'une grève réprimée à grands coups de fusil, tirés, d'ailleurs, au hasard. Après cinq jours, nous arrivâmes à Mourman.

» C'était fini. Le train nous transporta en Angleterre. Nous gagnâmes Le Havre, et nous étions à Paris le 16 juillet. C'était le but de notre voyage. Le reste ne compte pas et nous l'avons oublié. Nous avons voulu venir ici pour combattre avec la France. Nous y sommes : nous sommes contents.

Et, comme nous lui présentâmes nos félicitations et nos vœux, le jeune lieutenant nous serra la main avec force, et nous dit en manière d'adieu :

— J'ai toujours aimé la France, et j'ai toujours rêvé de la servir. — HENRI MONI.

LES CONTES D'EXCELSIOR

URANIE

PAR JACQUES CONSTANT

Chevaux piaffants, grêlots sonores, postillons "forts en gueule" qui s'interpellent de carrosse à carrosse, laquais chamarrés qui ouvrent les portières, belles dames aux jupes larges qui avancent sur le marchepied un fin soulier à boucle d'argent, cavaliers qui sautent de leurs feutres empanachés, c'est, dans la petite rue Saint-Thomas-du-Louvre, un encombrement, une confusion qui font pâlir d'aise la foule des badauds.

Que se passe-t-il donc ? Un événement que l'on annonce comme imminent à chaque saison depuis près de trois lustres, une conclusion logique et pourtant toujours différée d'un roman qui a passionné la cour et la ville : bref, Julie-Lucile d'Argennes a épousé la veille Charles de Sainte-Maure, marquis de Montausier, son "mourant", comme elle le nomme en ce jargon précieux qu'est le phébus. La constance du marquis provoque l'admiration de mainte femme, car il se meurt d'amour — à tout petit feu ! — depuis quatorze ans !

La cérémonie eut lieu la veille à minuit dans la chapelle de l'hôtel de Rambouillet, et, pour la réception, Julie a demandé à sa mère de lui prêter cette fameuse chambre bleue où un défunt tous les gens du bel air et que Chapelein a désignée de ce nom : la Loge de Zyrphée.

La mariée, dès le réveil, s'est fait coiffer par La Primé, qui n'a pas son pareil pour aplâtriser les gacettes, puis elle s'est mise "dans son plus aimable".

Sur la table, à côté de l'Astrée et de Casandre, le dernier roman de La Calprenède, figure un manuscrit de précieux vélin où Jarry a calligraphié les soixante-deux madrigaux qui forment la Guirlande de Julie.

Mais l'heure des visites est arrivée. Julie reçoit sur son lit une foule que la curiosité attire autant que la sympathie. Celles-ci sont des intimes : la coquette Pauley à la crinière de femme, Mme Cornu ; et ces hommes vêtus de noir sont des gens de plume. C'est Ménage, Colletet, Desmarest, toute l'Académie qui fait des grâces avec les Précieuses, et puis un petit évêque tout mignon, tout joli, Godeau, le nain de Julie, qui vient exprès de Grasse pour apporter sa bénédiction.

Dans un frou-frou de jupes, voici la noblesse : Mlle de Coligny, la marquise de Sévigné, la duchesse de Longueville, tous les grands noms de France. Les dames qui sont de ville et n'ont droit qu'à la chaise abandonnent avec un sourire pincé leurs fauteuils pour les offrir aux personnes de la cour, tandis que s'assoient à leurs pieds des jeunes gens à moustaches blondes, aux canons garnis de dentelles qui émergent des bottes molles.

Brouhaha, réveries que ne désavouerait pas Nerval, compliments, baisers, bourdonnement de ruche.

— Ma bonne, dit Longueville, vous êtes folle comme un cœur !

— M'amour, dit Sévigné, vous l'avez enfin épousé votre Berger, votre "Mégabate" ! Je vous souhaite tout le bonheur que je n'ai pas.

— Eh quoi, avez-vous déjà "du fier" contre votre époux ?

— Furieusement ; c'est un papillon qui volage de la brune à la blonde. Croyez-vous qu'il me préfère une certaine Ninon de Lençois pour laquelle le feu Cardinal eut des bonnets ?

— Peu à peu, la foule des visiteurs s'écoule. Cependant que M. de Montausier accompagne Tressi, l'envoyé de M. le Prince, qui est aux armées, Julie, demeurée seule, prend le "Conseiller des grâces", se mire, et puis, dépitée, le rejette. Qu'importe qu'elle soit belle, puisque Valère n'est pas venu ! Valère, c'est Vincent Voiture, l'organisateur de toutes les fêtes, "l'âme du rond", celui que Julie — Mélanide en phébus — a feint d'aimer. Car, par jeu, comme font les bergers de l'Urée et selon la règle édictée par Saumaise, on doit feindre d'aimer celui qu'on n'aime pas.

Les chandeliers de cire, ces "suppléments du soleil", coulent et charbonnent, la pénombre s'étend sur le lit à baldaquin, et Julie soupire. D'où vient qu'elle n'est pas heureuse en ce jour où tout lui sourit ? Son mari l'aime et lui en a donné mille preuves. Pour lui plaire, il a abjuré sa religion, il a comblé de mille cadeaux du dernier duc, il a fait composer la Guirlande de Julie, il a attendu son bonheur quatorze ans sans se plaindre !

Oui, mais Valère ? Ah ! le jeu de l'Astrée est cruel, car on se laisse quelquefois prendre à la feinte !

En bas, un carrosse retardataire fracasse le pavé de la rue et s'arrête en grinçant. Julie se lève et court à la fenêtre : "C'est Scudéry", murmure-t-elle, avec l'air d'être déçue.

Et pourtant cette amie fidèle, qui habite Marseille avec son frère, a fait tout exprès deux cents lieues pour offrir ses compliments à Julie.

— Ma bonne, je suis courbattu... Oui, je mets la dernière main à mon roman le Grand Cyrus, et vous y reconnaîtrez, ma toute belle, votre portrait dans Mélanide et celui de votre mère dans Cléonice... Je ne vous demande pas si vous êtes heureuse. Montausier est un Berger non pareil, et depuis quatorze ans vous avez eu tout le temps de parcourir la carte du Tendre, depuis Tendre-sur-Estime et Tendre-sur-Inclination. Vous en êtes, je pense, à Tendre-sur-Reconnaissance ?

— Ah ! si vous publiez un jour votre carte, séparez, je vous prie, par de hautes et infranchissables montagnes, Tendre-sur-Estime et Tendre-sur-Inclination. Ce n'est pas la même chose, ma bonne Scudéry !

La visiteuse s'éloigne, reconduite par Mme de Rambouillet, et Julie, triste à mourir, en ce jour de fête, attend je ne sais quel sans avoir le courage de sonner ses suivantes pour l'habiller.

Soudain, on introduit un valet sans livrée qui demande à remettre en mains propres une lettre à Mme de Montausier.

— Faites entrer !

Elle allonge nonchalamment sa belle montante, et, brisant le cachet de cire, elle déploie et lit :

SONNET à URANIE

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie.

L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir...

Elle court à la signature : Vincent Voiture !

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est lui que j'aime !

Et, la tête dans ses deux poings, sans souci d'aplâtriser ses bouffons, elle fond en larmes.

JACQUES CONSTANT.

LE "TIP" remplace le Beurre

Abd. Pellerin, 82, r. Rambuteau (210161) 1/152

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

NOTRE ATTAQUE ENTRE L'OISE ET L'AISNE

Ce fut une bataille à armes égales où l'un des adversaires ne recule qu'après avoir été battu.

LA PARTIE DU TERRAIN LA PLUS DIFFICILE EST MAINTENANT FRANCHIE

FRONT FRANÇAIS, 20 août. — Continuant à dominer l'ennemi en lui imposant notre volonté, nous avons poursuivi ce matin la série de nos opérations sans laisser aux Allemands, encore sous le coup des récentes défaites que nous leur avons infligées, le temps de se reconstituer ni le loisir de concevoir une manœuvre quelconque. C'est à notre gré qu'ils continuent à agir, en se défendant sur les points où il leur a plu au général Foch de les attaquer.

Dès à présent ressort la différence des deux méthodes. Tandis que Foch, depuis le 18 juillet, tient en haleine l'ennemi, l'attaquant sans relâche sur des points différents, lui portant un nouveau coup avant qu'il ait eu le temps de se remettre du précédent, le faisant reculer par des manœuvres souples et habiles, Ludendorff, ne connaissant que la brutalité de la masse, est obligé d'espacer de deux mois chacune de ses offensives, pour avoir le temps d'accumuler des troupes importantes et un matériel formidable.

Les deux brillantes opérations locales signalées par nos communiqués d'hier et d'avant-hier n'étaient ni proprement parler que le prélude de nos opérations de ce matin. Dès le 14 août, en effet, nous savions que les Allemands n'avaient établi en face de nous qu'une faible ligne de résistance, pour s'échelonner en profondeur et organiser plus en arrière leur véritable défense, avec des centres particulièrement importants, comme ceux de Morsain et d'Audignicourt.

Le 16 août, à 5 heures du matin, nous attaquâmes cette première ligne de résistance légère, entre Moulin-sous-Touvent et Hautebraye, sur un front de cinq kilomètres, et progressions de 1.500 mètres environ sans rencontrer de résistance sérieuse. Les positions étaient en partie évacuées et nous ne primes que 200 prisonniers seulement.

Le lendemain, les troupes françaises de droite et de gauche, ayant reçu l'ordre de s'aligner avec le centre, progressèrent également de 1.500 mètres environ, sur un front de 10 kilomètres. Mais nos troupes se heurtèrent cette fois à une violente réaction d'artillerie et à des résistances locales d'infanterie, à Tracy-le-Val notamment. Les positions désignées furent cependant enlevées, presque sans pertes de notre côté, et notre ligne se trouvait jalonnée par Nouvron-Vingré, Audignicourt, Morsain. Dans la matinée du 18, nous nous établissons au village de Pimprez, au bois des Rigoles, au nord de Bailly, faisant 2.000 prisonniers, car la résistance ennemie avait été un peu plus active.

Nous avions ainsi atteint la zone de combat sur laquelle l'ennemi se proposait de résister. C'est cette ligne que nous avons attaquée ce matin, de Fontenoy, à l'ouest de Soissons, jusqu'à Pimprez, au nord de Ribécourt, sur un front d'une trentaine de kilomètres.

Il est à remarquer que, dans la circonstance, les Allemands n'avaient fait que copier la tactique inaugurée par le général Gouraud, lors de la fameuse offensive du 15 juillet, qui devait être, pour eux, l'offensive de paix !

Nous nous sommes trouvés, ce matin, en face d'un ennemi fortement retranché sur ses positions, s'attendant à notre attaque et ayant pris toutes les dispositions pour y parer, amenant même en ligne plusieurs de ses meilleures unités, telles que des groupes de la première division bavaroise et les fameux Alpen-Corps, comprenant quatre bataillons d'élite.

S'il fallait une preuve que les Allemands s'attendaient à notre attaque, on la trouverait dans un ordre d'opération de la 202^e D. I. du 14 août, n° 1 a/1662, débutant ainsi : "1^{re} la XVIII^e armée s'attend avec certitude à une attaque imminente contre son aile gauche."

Donc, point de surprise, ni de prévision de repli "sur des positions choisies d'avance, conformément à un plan établi".

Le plan ennemi était de résister avec acharnement, coûte que coûte, et de défendre les positions jusqu'au dernier homme. C'était la bataille à armes égales, où l'un des adversaires ne recule qu'après avoir été battu. Et c'est dans ces conditions que, dès les premières heures de la matinée, nous réalisons une avance de plus de quatre kilomètres.

L'attaque, précédée d'un violent bombardement ayant duré toute la nuit et la journée précédente, s'élança à 7 h. 10.

Dès 8 h. 45, nos batteries de 75, suivant la progression de notre infanterie, s'élançaient à leur tour et franchissaient au centre le ravin de Vassens, prenant position à quatre kilomètres de leur point de départ, au nord-est du ravin. A ce moment, notre ligne passait déjà par le chemin Bourru, Audignicourt et la lisière nord des bois situés au nord de Le Mesnil.

A 9 heures du matin, notre aile droite s'avancait à la hauteur de Tartiers, tandis qu'à 9 heures 40 notre aile gauche se trouvait vers Lombray. Aux deux ailes, la résistance de l'ennemi fut particulièrement acharnée, et nos troupes, animées d'un élan magnifique, ne purent progresser qu'en se battant presque partout corps à corps. Les pertes ennemies furent extrêmement élevées, ainsi que le nombre des prisonniers que l'on aperevait, au loin, arrivant en rangs serrés vers l'arrière. Une seule division en avait déjà capturé 1.500. La lutte revêtit un caractère de féroce impuie, au nord de Nampcel et au Four-à-Verre, où s'entassèrent les cadavres allemands.

A 11 heures du matin, notre ligne passait par le chemin de Carlepont, le bois de Gaisnes, le sud de Lombray, de Béranecourtelle et de Vozaponin, le nord de Guissey, Almont et Osly.

Nos troupes ont franchi la partie du terrain la plus accidentée et, par conséquent, la plus difficile.

21 avions ennemis descendus par les Anglais

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Au début de la matinée du 19 août, quelques-unes de nos escadrilles ont attaqué avec d'excellents résultats l'aérodrome de Pœlempin, au sud de Lille.

De nombreuses bombes ont été jetées d'une faible hauteur et les mitrailleuses ont été employées avec succès sur des objectifs terrestres. Plusieurs hangars ont été atteints et de grands incendies se sont déclarés.

Quelques appareils ennemis, qui tentaient d'attaquer nos aérodromes, en furent empêchés par notre escadrille de protection.

Tous les avions engagés dans ce raid sont revenus indemnes.

Nous avons vigoureusement bombardé les docks de Bruges, les voies ferrées à Roisel et un grand nombre de dépôts ennemis. Le poids total des bombes lancées s'élève à 15 tonnes et demie.

Nos avions ont également effectué un important travail de reconnaissance, de photographie et de réglage.

Treize appareils ennemis ont été abattus au cours de combats aériens, et six contraindre d'atterrir désarmés.

De plus, un avion ennemi a été descendu et un autre obligé d'atterrir hors de contrôle par nos feux de mousqueterie.

Dans le secteur de Merville, quatre avions allemands ont été incendiés par un seul de nos avions.

Sept de nos appareils ne sont pas rentrés.

Le mauvais temps a empêché tout vol pendant la nuit.

Les Tchéco-Slovaques passent à l'attaque

STOCKHOLM, 20 août. — Dans la région de Kazan, des combats acharnés ont eu lieu dans la direction de Simbirsk. Les Tchéco-Slovaques ont passé à l'attaque et l'activité de l'artillerie a augmenté.

Des Japonais débarquent à Nicolaïevsk

SHANGHAI, 20 août. — On annonce de Vladivostok qu'un contingent d'infanterie de marine japonais a débarqué à Nicolaïevsk en vue de protéger les sujets japonais.

Un contingent canadien au secours des Tchéco-Slovaques

SHANGHAI, 20 août. — Après un violent combat entre les maximalistes et les Tchéco-Slovaques, ces derniers ont retiré leurs avant-postes du front de l'Oussouri. Etant donné l'urgent besoin de troupes, un contingent canadien a été envoyé immédiatement.

La coopération diplomatique

LONDRES, 20 août. — La coordination des efforts internationaux en Russie sera probablement assurée par deux organisations, l'une siégeant à Arkhangel, et l'autre à Vladivostok.

A Arkhangel, ce sont les représentants diplomatiques des Alliés qui sont tout désignés pour se concerter entre eux, sous la présidence de leur doyen, M. Francis, ambassadeur des Etats-Unis.

A Vladivostok, deux puissances alliées ont déjà décidé d'envoyer un haut commissaire civil. C'est ainsi que la Grande-Bretagne a choisi sir Charles Eliot, et que le Japon a désigné M. Matsudaira.

UNE RÉUNION EXTRAORDINAIRE DES MINISTRES ESPAGNOLS

Leurs délibérations, tenues secrètes, ont duré toute une journée.

SAINT-SÉBASTIEN, 20 août. — Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Maura.

Tous les ministres étaient présents, à l'exception de M. Besada.

Cette réunion n'avait pas été annoncée. On incline à lui donner une grande importance.

Les bruits les plus divers ont circulé, tandis que les ministres étaient rassemblés. Bien qu'aucun renseignement officiel n'ait été donné relativement aux questions traitées au cours de ce conseil, il n'est pas douteux que la note à l'Allemagne ait fait l'objet principal des discussions.

A deux heures et demie, M. Dato a annoncé aux représentants de la presse qu'il invitait les ministres à déjeuner et que la réunion, simplement suspendue, reprendrait à quatre heures. La séance, reprise à l'heure indiquée, n'était pas encore terminée à cinq heures et demie.

Les décisions prises

MADRID, 20 août. — D'après les informations parvenues de Saint-Sébastien, le Conseil extraordinaire des ministres qui s'est réuni aujourd'hui aurait été convoqué dans le but de prendre des mesures pour mettre un terme à certaines campagnes de presse en faveur d'un groupe de belligérants. On croit que le gouvernement est décidé à faire une application rigoureuse des dispositions de la récente loi sur la défense de la neutralité espagnole.

LA B C est poursuivi pour article comminatoire qu'il a publié avant-hier. La Tribuna et la Nación sont également poursuivies pour les articles qu'elles ont publiés hier. (Radio.)

La famine provoque des émeutes sanglantes

AMSTERDAM, 20 août. — On télégraphie de Petrograd, via Berlin, qu'une grave émeute occasionnée par la pénurie de vivres s'est produite à Petrograd.

Un cortège d'ouvriers a parcouru les rues de la ville en criant : "A bas les Allemands ! A bas le Kremlin !"

Une véritable bataille s'est engagée devant l'Institut Smolny entre les manifestants et les gardes lettons.

Il y a eu des centaines de tués et de blessés des deux côtés.

L'état de siège a été proclamé dans la soirée même. (Radio.)

L'Allemagne organise l'armée polonaise

ZURICH, 20 août. — D'après les journaux polonais de Cracovie, les projets allemands tendant à accélérer l'organisation de l'armée polonaise sont vivement commentés à Varsovie. Les activistes seraient, dit-on, prêts à consentir à la solution de la question polonaise par les Empires centraux et au recrutement, à la condition que Berlin et Vienne acceptent le programme minimum suivant : garantie de l'intégrité de la frontière occidentale du royaume polonais ; annulation des clauses du traité de Brest concernant Chelm et la Galicie ; incorporation de cette dernière province au royaume ; reconnaissance de l'indépendance de l'Etat polonais nécessaire à la reconstitution du pays.

Selon les déclarations de certains personnalités allemandes occupant une haute situation à Varsovie, les Allemands désirent une organisation rapide de l'armée polonaise. Un projet de loi militaire a été accepté par la commission du Conseil d'Etat et sera soumis à cette assemblée en automne.

L'armée finlandaise commandée par un Allemand

STOCKHOLM, 20 août. — On mande d'Helsingfors :

Un décret dissout le commandement suprême de la Finlande dans sa composition actuelle. Il nomme le général Wilkman chef de l'armée finlandaise. Le colonel allemand von Redern est nommé chef de l'état-major finlandais. Les forces de la marine relèveront de l'état-major au point de vue des opérations.

NOUVELLES BRÈVES

— A l'occasion de son anniversaire, M. Poincaré a reçu du roi d'Angleterre un télégramme de félicitations. Dans sa réponse, le président de la République s'est félicité de l'étroit accord des armées alliées.

— M. Jouslin a interrogé hier l'ex-avoué Guillaume Desouches.

— Le lieutenant Gazier a procédé, hier après-midi, à l'interrogatoire définitif de Brodier.

— Le capitaine Mangin-Bocquet a interrogé M. Turmel.

— En l'absence du capitaine Bouchardon, le lieutenant Gazier a reçu hier, dans l'affaire Caillaux, les dépositions de deux témoins, un personnage politique et une dame.

LES LIVRES

... ET L'AMOUR ENSUITE, roman

par J.-H. Rosny, de l'Académie de Goncourt

A seize ans, notre Agnès n'a guère que ses yeux pour pleurer. Ses parents sont ruinés. Un de ses frères, apâché, a gentiment étranglé une boulangère qui avait des écus.

Mais ses yeux sont les plus beaux du monde, et l'ingénue est fort experte à jouer de la prunelle. Où qu'elle aille, les galants, éperdus, papillonnent comme les phalènes autour de la flamme cruelle. Entre tant de coeurs épanouis pour elle, par haine de la pauvreté, elle choisit résolument le plus racorni, le plus glacé, le plus infirme. Elle se résigne à épouser, pour son argent, un ancien fabricant de chichorée, podagre, avare et quinquex. Las ! le beau marié quinquagénaire meurt avant d'avoir allumé le flambeau de l'hyménée. Il tombe d'apoplexie, et fort à propos. Il laisse une veuve, consolable, riche, belle, intacte... La vertu — la vertu de patience — est souvent récompensée des vieillards.

Libre ou libérée, comme on voudra, la pratique calculatrice oppose machiavéliquement ses amoureux. Elle compare leurs avantages physiques et leurs fortunes. Elle ne se résout au vertige d'un mariage d'amour qu'après avoir tout pesé, tout escompté, comme une affaire de Bourse.

Grâce au talent inquisiteur de M. J.-H. Rosny, l'héroïne nous apparaît, tour à tour, candide, bourgeoise, cornélienne, platonique, passionnée... Tantôt, c'est la sœur gâtée-malade en cornette janséniste, et, tantôt, Lais échouée. Dans l'étude subtile des nuances complexes, l'habile romancier n'a pas dégal. Il s'y complait, il s'y dilate. Il en note les phases psychologiques avec la sagacité et la minutie d'un physiologiste cruel.

DOUZE AVENTURES SENTIMENTALES, SUIVIES D'AUTRES HISTOIRES D'AMOUR, par Frédéric Boulet.

Si toutes ces nouvelles ne sont point nouvelles, elles sont néanmoins agréables. L'auteur, qui appartient à l'école minutieuse de Flaubert, rajoute ses affabulations, les actualise, si on ose dire néologiquement, par le souci descriptif, la précision du trait. Si les ensembles lui échappent, il voit bien les détails. Ses héros et leurs dévotions, il les peint des mêmes couleurs, avec le même amour, comme des natures mortes. Pour si délabés soit-on de cette école ultra-réaliste qui peint un bouton ou un chapeau aussi soigneusement qu'un état d'âme, on ne saurait lui contester la faculté de voir finement et d'exprimer juste. Mais, en marquant chaque détail, il rend un peu monotone, c'est à dire monotone, le reste de ses tableaux.

Il faut, d'ailleurs, savoir bon gré à M. Frédéric Boulet de sa rare discrétion. Avec un peu plus de dialogue, de descriptions et de paysages internes, il eût pu aisément tirer un roman de trois cents pages et plus de chacune de ses Aventures sentimentales.

Jean-Jacques BROUSSON.

Le Congrès des Femmes alliées

La séance d'ouverture du Congrès des Femmes Alliées s'est tenue, hier matin, dans la salle des fêtes du Lycée Club, 8, rue de Penthièvre, sous la présidence de Mrs William Vanderbilt. En présence d'une nombreuse assistance, composée de déléguées des œuvres de guerre fondées dans les pays alliés depuis le début des hostilités, miss Irene Headley Ames, secrétaire générale de l'Y.M.C.A., a exposé quelle était la tâche du Congrès.

Miss Rena Carewell, déléguée américaine, prit ensuite la parole, et, en termes énergiques, fit appel à l'union de toutes les femmes, qui "doivent servir et aider à l'arrière, puisqu'elles ne peuvent pas combattre dans les tranchées".

Parmi les personnalités présentes : la reine Nathalie de Serbie, Mmes Siegfried, Avril de Sainte-Croix, la générale Hervé, Mlle Hélène Vacaresco, Mmes Léon Brunschvieg, Alphen-Salvador, Cathrop, Keller, etc.

Un grand banquet réunissait, hier soir, à 6 h. 30, au Palais d'Orsay, toutes les congressistes. Mme Emile Boutroux devait y parler au nom des œuvres françaises, mais un cruel et récent deuil l'empêcha de prendre part au banquet. Lecture fut faite de son discours.

Pris ensuite la parole : la duchesse d'Althol, au nom des œuvres anglaises, et la comtesse de Noailles.

Les soldats français apprendront le baseball

Conformément à un ordre officiel publié récemment par le ministre de la Guerre, l'enseignement du baseball figurera désormais au programme de l'entraînement de l'armée française. Un effort sera fait pour assurer le concours des joueurs de baseball professionnels américains actuellement en France, en vue d'enseigner aux officiers et soldats français le sport national américain.

L'ordre d'enseigner le baseball à l'armée est le résultat des observations d'officiers français sur le travail des soldats américains. Ils ont acquis la conviction que la pratique du baseball contribue à rendre l'homme habile au jet de la grenade, et, en outre, qu'elle constitue un entraînement aux sports athlétiques qui est sans prix pour les soldats.

Il est question de créer des épiceries municipales

En présence des résultats obtenus par les boucheries municipales, et dans le but d'enrayer la hausse constante des produits alimentaires, nos édiles étudient la création d'épiceries municipales.

Il est probable que les projets de la 2^e commission municipale recevront un commencement d'exécution dès octobre : quelques magasins seront ouverts dans chaque quartier pour vendre légumes secs, conserves, huiles, graisses, etc., à des prix déterminés.

EVIAN SAISON de Mai à Octobre CACHAT Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage

LE MONDE

INFORMAT O'S

— Mlle de Brye, infirmière de la S.S.B.M. à l'H.C. 63, Dinard, vient d'être décorée de la médaille des épidémies.

— Le capitaine de Béthune-Sully, du bataillon de chasseurs, actuellement en Orient, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— S. M. le roi des Belges a conféré la médaille de S. M. la reine Elisabeth à la comtesse de Cossé, dont le dévouement aux œuvres des enfants belges est admirable.

NAISSANCES

— Mme Robert Girard, femme du capitaine, a mis au monde un fils : Jean.

FIANCHILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle Georgette de Ravinel, fille du baron Maurice de Ravinel, décédé, et de la baronne de Ravinel, avec le comte André d'Humières, capitaine aviateur, fils du comte et de la comtesse Elie d'Humières.

MARIAGES

— Le mariage du capitaine Geoffroy de Beauchamps, des chasseurs d'Afrique, fils du général de division en retraite, avec Mlle Marguerite de Royère, fille du comte et de la comtesse de Royère, vient d'être célébré en la chapelle de Mousac, en Périgord.

Dans l'intimité, vient d'être célébré, en l'église de Cellettes (Loir-et-Cher), le mariage du lieutenant Léon Bachmann, pilote aviateur, décoré de la croix de guerre, fils de l'ingénieur, décédé, et de Mme, née Grandval, avec Mlle Anne Bally, fille de l'ancien juge au tribunal de commerce, chef de bataillon au 39^e territorial, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, décédé, et de Mme, née Robin.

— A Giromagny, territoire de Belfort, a été béni le mariage de Mlle Denise Flach, fille de M. Jacques Flach, membre de l'Institut, et de Mme, née Carlihan, avec le commandant Robert Buchenschutz, du 5^e régiment de tirailleurs algériens, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, fils de Mme veuve Buchenschutz.

DEUILS

— On annonce la mort de Mme Turgan, âgée de soixante-dix-neuf ans, veuve de l'émminent ingénieur.

— Rappelons qu'à l'occasion de l'anniversaire de la mort de notre regretté confrère Guy de Cassagnac, tué à l'ennemi, le 21 août 1914, un service religieux sera célébré aujourd'hui mercredi, à 11 heures précises, en l'église Notre-Dame-des-Victoires.

Nous apprenons la mort :

De M. Lédieu du Paix, consul de Hollande, membre de la commission du musée de peinture, qui a succombé à Lille ;

Du médecin aide-major Jean Dagnan-Bouveret, fils du membre de l'Institut et de Mme Dagnan-Bouveret, qui a succombé aux suites d'une maladie contagieuse contractée dans son service ;

De M. Carrelet de Loisy d'Arcelot, ancien capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, décédé au château d'Arcelot, dans la Côte-d'Or, à l'âge de soixante-dix-sept ans ; De l'enseigne de vaisseau aviateur André Poisson, tué en action de guerre, fils du maire de Rion-des-Landes, ancien président de la Chambre de commerce de Mont-de-Marsan. Cette mort porte à quatre le nombre des fils de M. Albert Poisson morts pour la France ; De Mlle Yvonne Falconnier, fille du doyen des pensionnaires de la Comédie-Française, et sœur du lieutenant tué en 1914, décédée à Hauteville (Ain), dans sa vingt-sixième année ;

Du sous-lieutenant pilote aviateur Charles-Maurice Béranget, tombé glorieusement au cours d'un combat, le 1^{er} juin, âgé de trente-deux ans, décoré de la croix de guerre avec palmes, fils de M. Charles Béranget et de Mme, née Hunter ;

De M. Bernard de Girard, lieutenant pilote à l'escadrille de chasse, trois fois cité, tombé glorieusement à l'âge de vingt-six ans.

Prêtre d'adresses les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

POUDRE de BEAUTÉ
E. COUDRAY Talisman de jeunesse idéal
La Poudre Parfaite que tant de Dames recherchent.
La Boîte 5 francs. En Vente Partout et
348, Rue St-Honoré, PARIS (tous les places Vendôme)

PETITES ANNONCES

PARAISSENT

Le Mardi : Alimentation, Occasions, Fleurs et Plantes, Chevaux et Voitures, Automobiles.
Le Mercredi : Chiens, Capitaux, Fonds de Commerce, Cabinets d'Affaires, Divers, Graphologie, Succèsions, Testaments.
Le Jeudi : Pensions de Famille, Locations, Appartements Meublés, Propriétés Meublées, Hôtels, Vente et Achat de Propriétés.
Le Samedi : Demandes d'Emplois, Gens de Maison, Offres d'Emplois, Leçons, Cours et Institutions.

Réception des ordres au guichet et par correspondance, 11, Bd des Italiens (2^e). Entrée par le côté. Tél. : Gut. 12-45. Adresse télégr. : Huguin-Paris.

La ligne se compose de 36 lettres ou signes.

SUCCESIONS, TESTAMENTS 2 fr. 50 la ligne.
Avocat spécialiste, 4, square Maubouge, Paris.

CHIENS 2 fr. 50 la ligne.
G élevage magn. loulous nains, min. et blancs, issus champ. : nombr. prix. Chiots rares neige, sable et noir, miniatures. — M^{me} Longeon, Liseux.

Teddy, ravissant fox terrier 4 mois, 45 francs. Mme Piquet, 74, aven. Poissy, Maisons-Laffitte.

Poissiers pointiers noir et feu, chassant marais et plaine, jeunes cockers sevrage : braks dep. 7 mois, bouff. fox, Galut, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. T. 53.

Poissiers 1. rac. fox, loulous, chiens chasse. Chenil National, 6, imp. des Bureaux, St-Maurice (S.). T. 1.

CHENIL-ECOLE KLEBER
DRESSAGE
de Bergers français
et étrangers.
Police, Garde, Défense,
Contre-Braconnage.
Dressage particulier à forfait
Pension — 47, rue Kléber,
Saint-Ouen

Joli griffon brux., vis. 2 à 5 h. Allais, 36, rue Lévis.

LA STRATÉGIE DU TAPEUR



— De petites avances limitées...
— ... Mais continues.

(Dessin inédit par Lucien Métivet.)

B L O C - N O T E S

TOUT le monde félicite chaudement notre prévenant administration de sa dernière et sensationnelle création : l'agent-dictionnaire, le policeman-lexique, franco-anglais et anglo-français que nos alliés pourront feuilleter à chaque carrefour. Cette création n'est qu'une timide reprise. L'agent-interprète et son brassard ne datent pas du dernier concours Lépine. C'était un jouet d'avant-guerre. L'agent polyglotte fut un personnage de revue qui rendit d'éminents services à plus d'un auteur dans l'embarras.

Notre surprise émerveillée, en le rencontrant aujourd'hui sur le boulevard, peut donc difficilement s'expliquer. Si quelque chose doit nous étonner dans cette aventure, c'est plutôt d'apprendre que ce service avait été supprimé depuis la guerre, c'est-à-dire au moment précis où il devenait indispensable dans une capitale transformée en gare régulatrice de toutes les armées de l'Entente ! Il est incroyable qu'une ville comme Paris ait attendu quatre ans pour prendre en pitié la détresse du permissionnaire non seulement anglais ou américain, mais russe — quand il y en avait ! — italien, serbe, portugais ou tchéco-slovaque ! Mais, au fond, où réside la véritable pitié à l'égard de nos hôtes ? Un philosophe un peu attentif découvrirait vite que l'ignorance de certains mystères de la vie parisienne est une condition de bonheur qu'il était charitable de sauvegarder. Hier, lorsque des soldats américains appelaient un agent pour se faire expliquer l'arithmétique mystérieuse et dévoratrice d'un chauffeur de taxi ou d'une marchande des quatre-saisons, ils mettaient sur le compte des imperfections du langage par gestes l'odéreuse solution du conflit. Que diront-ils, demain, lorsque, dans leur idiome maternel, l'agent bilingue leur démontrera que le commerce est libre, et que la marchandise et le chauffeur peuvent les rançonner à leur gré, puisque le stupide client n'a pas de son droit imprescriptible de se priver de pêches et de marcher à pied ! Franchement, ne valait-il pas mieux leur laisser leurs illusions ?...

EMILE.

Chant de guerre

De tous les chants de guerre qui furent jamais composés, celui qui a obtenu — après la *Marseillaise* — le succès le plus grand et le plus durable est sans doute le *Chant de bataille de la République*.

Ce fut, à l'origine, la chanson de marche des troupes américaines du Nord, dans la guerre de Sécession. Mais les paroles actuelles en furent écrites au milieu de la nuit, dans la fièvre de l'inspiration, par Mme Julia Ward Howe, l'une des initiatrices en Amérique des propagandes féministes et antiesclavagistes.

L'hymne débute ainsi : « Mes yeux ont vu la gloire de la venue du Seigneur. »

Mme Ward Howe ne conserva du chant guerrier que l'air et le refrain ; mais le texte qu'elle remplaça, bien que naïf, ne manquait pas de beauté. Il en existait plu-

sieurs versions, qui, toutes, célébraient la mort de John Brown : « Le corps de John Brown tombe en poussière dans le sépulcre, mais son âme marche toujours ; gloire, gloire, alleluia ! » et encore : « Ils ont pendu John Brown à un pommier sauvage, mais son âme... etc. »

Ce John Brown était un pauvre fermier qui, avec une poignée d'hommes, des noirs pour la plupart, commença la grande guerre antiesclavagiste en attaquant l'arsenal des Etats-Unis.

La partie n'était pas égale ; mais un geste généreux a des répercussions infinies. John Brown est mort depuis longtemps — pendu à un pommier sauvage. La mélodie qu'inspira sa révolte contre la tyrannie est encore celle qui conduit au combat, pour la liberté du monde, des soldats des Etats-Unis.

CONDAMNATIONS

— Bigre ! dit M. Pomme, en posant son journal, bigre ! Voici une gaffe dont les conséquences peuvent être incalculables.

— Je n'ai rien vu de semblable, objecta M. Mouche, qui, avant lui, avait longuement étudié la même feuille.

— Cela prouve que vous manquez de perspicacité, ou tout au moins de sens politique. Cherchez à la Gazette des tribunaux : vous y trouverez quelques lignes en apparence insignifiantes :

« Le sieur Pipembois, accusé d'avoir prété son hangar, pour y entreposer des marchandises, à la bande Crochetot, Vadéant et Larmaleil, qui avait pour spécialité de vendre du vin frelaté, a été condamné à 5 francs d'amende avec sursis. Le sieur Pipembois arguait, pour sa défense, qu'il n'a jamais cessé de favoriser la culture de la vigne, que lui-même ne boit que du Gruaud-Larose estampillé au château ; enfin, qu'il ignorait presque toujours que la sophistication eût lieu dans son local. »

— Eh bien ?... murmura M. Mouche. Ce Pipembois me paraît être un habile coquin, s'il a prété assistance à des filous ; ou tout au moins un sombre idiot, s'il n'a pas discerné pour quel usage ils empruntaient son immeuble. Enfin, lui-même ne se reconnaît-il pas coupable de négligence (en mettant les choses au mieux) ? Avouer qu'on ignore presque toujours un délit, cela ne revient-il pas à dire qu'on en fut instruit quelquefois ?...

— Mais, mon pauvre monsieur, vous ne vous apercevez donc pas que tous les négociants en vins sont touchés par cette peine, et que la Chambre des propriétaires est atteinte par la condamnation qui frappe un de ses membres ?

— Pardon : les commerçants en vins sont de fort honnêtes gens, incapables de frauder l'Etat ou les clients, et les propriétaires sont de paisibles citoyens, incapables de s'irriter parce que la justice a frappé un des leurs, coupable de légèreté.

— Monsieur Mouche, vous exprimez là une théorie de réunion publique, et non une opinion logique et raisonnée. A la rigueur, vous auriez raison si M. Pipembois acceptait le verdict ; mais M. Pipembois ne l'accepte pas. Une condamnation n'est valable qu'autant que son bénéficiaire — si j'ose dire — s'incline devant elle, et si les amis, les parents,

les clients et les relations dudit bénéficiaire font de même.

— Ma foi, monsieur Pomme, je ne me serais jamais douté de ça...

— Il y a bien d'autres choses dont vous ne vous doutez pas, monsieur Mouche !... MAURICE LEVEL.

Interdictions

Par une nuit pluvieuse, dans une petite gare isolée, un voyageur solitaire venait de monter le train. Il entra dans la salle d'attente et se mit en devoir d'allumer un cigare. Survint un employé qui, d'un doigt reprobatrice, désigna un avis affiché au-dessus de la cheminée : *Défense de fumer*.

— Je suppose, fit le voyageur, que ce règlement n'est pas strictement observé ?

— Oh ! non, monsieur, répliqua l'employé, pas plus que cet autre. Et il désignait un second avis : *Il est interdit aux employés de recevoir aucun pourboire*.

Pas besoin d'ajouter que les deux interdictions furent également violées.

Le nègre et son porteur

On sait que la présence des noirs dans les rangs alliés jette les Allemands en fureur.

A cette rage se mêle évidemment le dépit de ne pouvoir comme nous « bigarrer » leur armée.

On imagine donc aisément le courroux impuissant qui dut s'emparer d'un commandant teuton capturé dernièrement par un Sénégalais. M. Frank America, haut personnage de la Croix-Rouge américaine, qui vit ce groupe près de Château-Thierry, nous conte ainsi l'anecdote :

« Le noir ne quittait pas des yeux l'officier allemand qu'il avait fait prisonnier. Le blanc boche, dont le visage exprimait la plus vive irritation, portait le sac du Sénégalais. Le noir avait ajusté fièrement dans son orbite le monocle du commandant. »

« Passant près de moi, le vainqueur me dit avec un large sourire :

« Ti vois, moussou, moi pas li faire « mal ! »

LE PONT DES ARTS

Le nouveau roman de M. Louis Delluc, *Chez de Max*, tient, comme formule, aux *Mille et une Nuits*, et c'est une nuit de M. de Max. Le grand artiste parle. Il dit des vérités cruelles et douces. Il raille et bénit. Il a de la nonchalance, de la sincérité, de l'indulgence et de l'esprit. M. L. Delluc a noté ses paroles avec art. MM. Cappiello, Sacha Guitry, L. L. forge, A. Marty, Rip, Rouveyre et Tribout les ont illustrées.

Sous le titre : *La Vitalité économique de la France*, M. F. Sauvaire-Jourdan professeur d'économie à la Faculté de droit de Bordeaux, publie un ouvrage en tous points excellent. Dans la timidité de son exposé, M. Sauvaire-Jourdan a entrepris la formation du grand public aux problèmes économiques nationaux.

On vient de découvrir à Candie un tombeau de l'époque antérieure à Mino, contenant 150 vases d'une grande valeur, de nombreuses monnaies d'or et d'autres objets précieux. Les fouilles continuent.

LE VAILLEUR.

THÉÂTRES

LA JOURNÉE :

Opéra-Comique, relâche ; demain, 1 h. 30 *Lakmé*, les *Noces de Jeannette* ; 7 h. 30, *Werther*.

Odéon, relâche ; demain, 2 h., *On ne badine pas avec l'amour* ; 7 h. 45, *Le Grillon du foyer*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Botru chez les ci. ls.*

Renaissance, 8 h. 30, *Florette et Palapon*.

Th. Antoine, 8 h. 30, *Afgar ou les Loisirs du havem*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *La Folle nuit*.

Th. Albert-1^{er}, 8 h. 30, english players, in english plays. Matinée samedi at 2 h. 30, *The Mollusc*.

Scala, 8 h. 15, *Une grosse affaire*.

Th. Cadet-Rousselle, (Louvre 37-10), 8 h. 30, *Mind your Pips*, revue à grand spectacle.

Grand-Guignol, 2 h. 30 et 8 h. 30, *Gardiens de phare*.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Out. 02-59), relâche pour répétitions de la revue.

Olympia (Centr. 44-53), 2 h. 30 et 8 h. 30, nouveau programme de music-hall.

MONTE-CARLO

SAISON D'ETE 1918

HOTEL DE PARIS

RÉPUTATION MONDIALE

Chauffage central

A PROXIMITÉ DES TERRASSES DU CASINO

Ouvert toute l'année

Bourse de Paris du 20 Août 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET					
5 0/0 non libéré	87 75	87 75	1000	410	410
5 0/0 libéré	87 75	87 75	1000	410	410
5 0/0 amort.	87 75	87 75	1000	410	410
3 0/0	87 75	87 75	1000	410	410
3 1/2	87 75	87 75	1000	410	410
Tunis 1882	337	337	1000	410	410
Afrique Occident.	500	500	1000	410	410
1883	337	337	1000	410	410
1884	337	337	1000	410	410
1885	337	337	1000	410	410
1886	337	337	1000	410	410
1887	337	337	1000	410	410
1888	337	337	1000	410	410
1889	337	337	1000	410	410
1890	337	337	1000	410	410
1891	337	337	1000	410	410
1892	337	337	1000	410	410
1893	337	337	1000	410	410
1894	337	337	1000	410	410
1895	337	337	1000	410	410
1896	337	337	1000	410	410
1897	337	337	1000	410	410
1898	337	337	1000	410	410
1899	337	337	1000	410	410
1900	337	337	1000	410	410
1901	337	337	1000	410	410
1902	337	337	1000	410	410
1903	337	337	1000	410	410
1904	337	337	1000	410	410
1905	337	337	1000	410	410
1906	337	337	1000	410	410
1907	337	337	1000	410	410
1908	337	337	1000	410	410
1909	337	337	1000	410	410
1910	337	337	1000	410	410
1911	337	337	1000	410	410
1912	337	337	1000	410	410
1913	337	337	1000	410	410
1914	337	337	1000	410	410
1915	337	337	1000	410	410
1916	337	337	1000	410	410
1917	337	337	1000	410	410
1918	337	337	1000	410	410

MARCHÉ EN BANQUE

Actions

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000